

Les plus ou moins belles infidèles du 11 à Avignon

Publié le 16 juillet 2022

Pas envie d'attendre la rentrée littéraire ? Vous pouvez découvrir trois adaptations de romans pour la scène. Deux coups de cœur : « Monte Cristo » et « L'Art de perdre », et un coup dans l'eau, avec « Et leurs enfants après eux ».

La vengeance est un plat qui se mange froid, pour Edmond Dantes, le plus célèbre des justiciers littéraires. Un de ces plats indémodables dont Alexandre Dumas avait le secret et qui est cette année au menu de plusieurs salles avignonaises. [...]

Alors que la mise en scène d'Hugo Roux présente de belles idées, que la scénographie est ingénieuse aussi, l'interprétation est ainsi très inégale.

L'ART DE PERDRE... ET DE SÉLECTIONNER

Belle infidèle, l'adaptation que propose Sabrina Kouroughli convainc précisément par la distance qu'elle ose prendre avec le roman d'Alice Zeniter. En effet, elle choisit de resserrer la proposition (une heure à peine de spectacle) autour de deux femmes : la narratrice et sa grand-mère, si bien interprétée par Sabrina Kouroughli et surtout par Fatima Aibout, doucement radieuse. Cette dernière, présence souvent discrète et affairée, donne corps à ces yema (grand-mères) dont le sourire fin s'oppose aux avanies de l'existence. Il suffit que, quittant son un travail d'aiguille, elle se tourne vers nous pour que tout un monde apparaisse dans son sillage.

Cet art de perdre se cultive donc au féminin. On commence par les déboires amoureux de Naïma (celle que l'on identifie à elle) et par ces remarques que font les oncles sur les filles de la famille. Puis, tout du long, on entendra les mots de ces femmes qui payent pour « les conneries des hommes » : la guerre, la fuite. La mise en scène fait intelligemment du père une présence absence. Le choix d'Issam Rachyq-Ahrad pour l'incarner fonctionne à merveille : il semble avoir abdiqué cette part bêtement virile des hommes, père silencieux malmené par le mektoub. Sa finesse, son jeu en retenue complètent un beau gynécée littéraire.

Mais l'adaptation passe aussi d'une certaine manière à la première personne. Sabrina Kouroughli brouille délicatement les frontières entre la fiction de départ et la confidence autobiographique. Cela s'exprime dans la scénographie qui nous fait rentrer sur scène comme dans un salon, comme dans l'adresse au public. Invités invisibles de la jeune femme qui danse, pense devant lui, nous partageons, en effet, ses doutes, sa colère. Le portrait est ici tout en subtilités et en nuances.

Et le pari paie. Paradoxalement, la liberté de l'adaptation nous fait redécouvrir le texte. On l'entend dans sa dimension intime et historique. On relève ici une belle phrase, on songe à des visages, on a envie de rencontrer les gens qui sont sur scène. Bref, on a envie de relire le livre !

Laura PLAS